

Voix Vives

Cette rubrique se propose de donner présence sur la toile à des poètes contemporains, récemment disparus et comme abandonnés déjà puisqu'ils n'existent pas quand on recherche leur nom par les moteurs de recherches en usage aujourd'hui.

Ce n'est heureusement pas le cas d'André Druelle, poète loin d'être oublié ! Des milliers de références signalent et célèbrent son œuvre encore vive. Mais, décisive rencontre, l'ami poète Bernard Dumontet me propose son pudique et frémissant témoignage. Écoutons cette voix de glaise et de ciel !

UN BOUT DE CHEMIN DANS LES CHAMPS D'ANDRÉ DRUELLE



Souvenir, souvenir: me revient à l'esprit cette époque où avec Guy Chambelland, au "Pont de l'Épée" nous avons présenté des pages d'André Druelle; j'ai encore par devers moi, sinon la revue (perdue ! sic transit ...), au moins, plus précieux, les textes dactylographiés (datés de 1961) qu'André Druelle nous avait alors confiés - exemple :

*Le vent pagaie à petits coups
Dans la saulaie.
Oseraie, oseraie
Qu'un tel soleil d'or rouge soit bien, mourant en Vous*

*Dans la vallée profonde
Que surplombait le train
Qui se jette sur Dreux
L'automne au noeud pinçait l'osier*

*Les paysans, même à nuit close,
Peinaient sans fin sur l'oseraie,
Ils marcottaient, tranchaient, liaient,
Comptaient par bottes l'osier frais.*



Eh oui, faut-il le rappeler, c'est dans cette campagne d'Auge que vivait Druelle - à Ecorcheville, près Lisieux et Pont-L'Evêque, puis à Breuil-sur-Auge. Il arrivait alors de la région de Bar-sur-Aube. Mais il était né (1895) dans l'Aisne, mais il avait été étudiant (Sorbonne, Collège de France); mais il avait été meurtri par la guerre de 14 et ses suites: et par les rictus d'une bourgeoisie qu'il se mit à haïr; alors, alors,

il s'était écarté de tout cela, pour se convertir en paysan. Poète-paysan ? Paysan-poète ? Comme vous voudrez, mais gomez toute connotation idéalisante, toute référence superficielle à mouvement hippie/retour à la terre et autres Arièges. Simple, André Druelle fut vrai et en ses terres et en ses pages.

*Le thym lointain sonne sur la prairie
Et la cloche sur la rivière ...
La fille prend plaisir à rincer dans l'eau claire
Ses longs bras nus, nerveux comme des truites ...*

*L'eau rit sur la grève légère,
Les nuages dans le ciel pur,
La fille tord les draps, en roulant des épaules
Et sa nuque nue sue.*

*Un merle ensoleillé étincelle,
Les saules du rivage murmurent sans arrêt,
La fille laisse, au fil de l'eau, gonfler
Le linge blanc comme son âme.*

(...)

Mais il ne fut jamais à l'abri de ce vent de contestation qui tôt lui avait soufflé au visage.

*(...) Cependant,
Gris trimards truffant de la trogne,
Que je vous connaissais, ô vous,
Qui faisiez la moisson chez nous,
Pour monter ensuite aux vendanges.*

*Vous buviez, vous vous querelliez
Méchamment, le soir, dans la grange
Où vous baugiez ... "Ah tuer les patrons,
Tous, tous - me baigner
Dans le sang des singes !"*

*Vous n'aviez plus d'espoir, d'évasion possible
Hors la noce et le vin ... toujours
Vendre sa vie à la journée
Pourquoi, pour qui ? sans intérêt
Vrai, gagner de quoi s'enivrer.*

*Chrétienté, chrétienté, jamais réalisée,
Chimérique Arcadie, oh ! Sainteté ... mais toi,
Déjà tu gravitais dans le ciel de ta mort
Et les grappes ici aux grappes succédaient,
Lassant les doigts, brisant les reins des journaliers.*

Il y avait aussi cela chez André Druelle - au sein de toutes difficultés (y compris celles de son exploitation agricole) - : une foi (en l'homme, en Dieu, en la poésie, en la terre ...). Puis une foi déçue, une douleur sans aube apparente, muée en nostalgie.

*(...) Les corbeaux criillant remontent la vallée
Comme un lourd tisserand ses râdeaux, ou comme
(Ils s'élancent, ils fuient, ils montent en chandelle)
Un vannier dans le soir courbe l'osier rebelle.*

*Ainsi
De mon âme s'élève
Cet élan de jet d'eau que brise une lumière
De romani rougi par un froid crépuscule.*

*Je vous l'ai dit et je le crois
La poésie est morte, mortes
La flamme fabuleuse, l'enfance de l'homme.*

*Et pourtant, je ne puis garotter l'âme en moi ...
Je suis le fossile chaud d'un règne englouti.*

(...)



Il faut enfin savoir ce qu'est la maison du paysan, la maison de l'homme. (Merci, A.D., pour si bien me rappeler la ferme du grand père).

*Oh ! greniers profonds comme une poitrine qui respire,
Greniers, greniers ancrés sur la maison, moi, j'appareille !
Déjà, l'eau me sépare du môle et se déchire ...
Adieu, greniers, qui m'aviez adopté sans le dire.*

*Longtemps, la nuit, vos bruits m'avaient inquiété :
Vous craquiez, j'écoutais. Était-ce une souris,
Un métronome gelé de cœur fantôme, une femme
Qu'un homme avait aimée sous vous, jadis ? ...*

(...)

Souvenir, souvenir ...

*Le soir apaise les yeux des moissonneurs.
Ils ont dressé la dernière gerbe d'avoine,
Le soleil alourdi vibre à travers les grappes légères
Et tu vas et la lune vanne doucement le silence.*

*Treize perdrix, couleur d'argile, fuient
Sous tes pas las de faucheur songeur.
Un goût triste d'huile blesse tes mains sales
Et la moissonneuse immobile vibre comme une voile.*

*Le chaume, frais coupé, mire le crépuscule;
La lune, sur tes joues, a l'odeur d'une eau lente,
Te souvient-il de ton adolescence et de la mer
Qui découvrait, le soir, les sables solitaires ?*

(...)

... Ces voix-là s'oublieraient-elles ...

Bernard Dumontet.

QuickTime™ et un
décompresseur TIFF (non compressé)
sont requis pour visionner cette image.

La perlière du soir s'ouvre dans le ciel pâle.
Mère, je me rappelle encore votre opale :
Aux lourds dîners bourgeois que vous donniez jadis,
Elle installait ses feux vers mon Père amaigri.
Depuis, l'affre me tient, le mal fait me condamne
A n'être plus qu'un jeu somnambule de l'âme.
Je suis u propre à rien... mais voci que le soir
Laisse apparaître au ciel le joyau rose et noir,
L'image en son cristal d'une grâce offensée...
Nous serons Mère et Fils ailleurs, Ferveur froissée.